

# RECUEIL DE TEXTES DE L'ATELIER ECRITURE

dirigé par RAFAEL BIANCIOTTO

ET SI  
RUEIL  
M'ÉTAIT  
CONTÉ

"LE TORCHON BRÛLE"  
de VÉRONIQUE CAMUS

"L'APPEL DE L'ETANG"  
d'OLIVIER ROSNEL

Rueil-Malmaison Juin 2023

Zéfiro  
THÉÂTRE

Produit par  
Rueil  
MALMAISON

Retrouvez  
ces textes  
en PDF



# L'Appel de l'Étang

*Un appartement du centre-ville de Rueil-Malmaison au plus dur du confinement Covid...*

Fred tournait comme un lion en cage autour de la table occupant le centre de sa petite chambre. Il lui semblait que l'œil électronique de l'ordinateur portable posé sur la table le considérait d'un air moqueur voire méprisant.

« Je n'arriverai jamais à tenir les délais ! » s'exclama-t-il rageusement en donnant un coup de pied dans un tas d'objets informes, appendice répugnant du capharnaüm qui constituait son seul environnement quotidien.

Son travail de graphiste pour une agence publicitaire bien connue ne lui apportait plus que stress ces derniers temps, les sorties autorisées au compte-gouttes n'améliorait guère son humeur massacrante. Comme pour marquer sa désapprobation, l'ordinateur émit une série de bips, une nouvelle avalanche de notifications sur des sujets trop procrastinés.

« Et pourquoi ce thème de la nature ? Je sais que le greenwashing est à la mode, mais je n'ai vraiment pas le cœur à dessiner de grands espaces verts et des forêts en ce moment ! »

Après une intense séance de « brainstorming distanciel » les pontes avaient décidé d'un thème champêtre pour vendre leur dernier gadget connecté à la mode. Quelle ironie ! pensa Fred, moi qui n'ai pas vu un brin d'herbe depuis... combien de temps déjà ? L'enfermement lui faisait perdre la notion du temps. « Oui une bonne balade, les arbres, le ciel bleu... » pour toute réponse au monologue de Fred, l'ordinateur afficha un magnifique écran bleu, signe probable d'un problème de mise à jour automatique.

Pourtant ce n'était pas la verdure qui manquait dans le coin, la forêt domaniale de Rueil ou bois de St Cucufa pour les intimes est un lieu de promenade magnifique et aussi une source d'inspiration pour les artistes. Fred adorait cette toile de Vlaminck représentant l'étang de St Cucufa, toile qu'il avait mise en fond d'écran pour consoler ses yeux fatigués d'allers-retours apathiques entre sa boîte mail, le logiciel de téléconférence et celui de dessin.

Et pourtant le bois n'était pas bien loin, une vingtaine de minutes à pied, Fred est un bon marcheur, ou du moins il l'était mais commençait à manquer de pratique. Cependant, en ce moment le bois tout entier était zone interdite suite aux mesures sanitaires. Le regard de Fred se posa à nouveau sur la toile perdue au fond de l'écran, l'ordinateur n'en avait cure et continuait à le narguer à coup de notifications. Fred réfléchit et se dit qu'après tout, cela correspondait au thème de sa commande, peut être pourrait-il trouver l'inspiration, comme le peintre en son temps, si seulement il posait à nouveau ses yeux sur l'eau calme de l'étang. L'idée d'enfreindre les règles était quelque chose qui répugnait Fred, pourtant plus il regardait l'image virtuelle de la peinture, plus l'envie d'aller sur place le prenait, « Et puis merde... ». Fred prit ses clés, tripata vaguement son attestation de sortie sur son portable et quitta l'appartement.

Il n'y avait décidément pas grand monde dans les rues, Fred accéléra le pas du côté du Parc du Bois-Préau, un tantinet anxieux à l'idée de la proximité du commissariat de police. Ce parc était d'habitude un de ses lieux de détente favoris, le coin idéal pour s'asseoir et lire un bon livre.

Une fois entré dans le bois, la première chose qui frappa Fred était l'incroyable silence, quoiqu'il se dit aussitôt que c'était bien notre égoïsme humain qui nous poussait à assimiler cette ambiance sonore au silence : on entendait tout ce qui était habituellement couvert par le bruit des activités humaines, les oiseaux, le bruissement du vent dans les feuilles, l'étonnant calme majestueux de la forêt.

Fred se sentait bien, c'était comme si ses yeux venaient de s'ouvrir pour la première fois après de longs mois. Comme pour le mettre à l'épreuve, la notification, cet impitoyable agent du terrible empire des GAFAs, l'avait rattrapé et le sommait avec des vibrations vigoureuses de retourner à la dure réalité des deadlines. Fred jeta un bref coup d'œil à la pléthore de rappels, poussa un soupir et se dit qu'après tout il pourrait bien trouver ici l'inspiration qu'il était venu chercher, il se rendit directement à l'étang. Pour commencer il allait prendre des séries de photos qui lui serviraient de matériau brut.

Alors qu'il réglait l'appareil photo de son téléphone portable, une petite voix, fluette et presque étouffée lui parvint à l'oreille « Pourquoi ne pas savourer encore le moment ? »

Fred surpris se retourna brusquement, les lieux semblaient déserts, il regarda à droite et à gauche mais ne vit personne.

Il se plongea dans ses souvenirs, c'est vrai que durant son enfance, sa mère l'emmenait souvent ici. A l'époque, dire que Fred était un enfant turbulent relevait de l'euphémisme, peu à son aise en intérieur il ne se calmait un peu que dans un environnement champêtre.

Ses parents peinaient à trouver une activité susceptible de le canaliser, bien que Fred pût se montrer énergique, il était peu enclin au foot et autres sports collectifs. Par le plus grand des hasards, sa mère avait fini par lui découvrir une fascination pour le dessin : une vieille boîte rouillée de crayons de couleurs trouvée à l'occasion d'un vidage de grenier chez sa Grand-mère était devenue sa possession la plus précieuse. Bien que sans technique, les dessins de Fred étaient déjà étonnamment criants de vérité à l'époque et il paraissait être complètement un autre enfant lorsqu'il s'absorbait au dessin. C'était particulièrement vrai lors des pique-niques au bois où le moindre arbre, le moindre animal ou insecte pouvait devenir un fascinant sujet d'étude à dessiner.

Par quelque fierté enfantine que sa mère ne s'expliquait pas, Fred voulait toujours dessiner les sujets les plus difficiles à représenter. En grandissant cette passion lui était restée, bien qu'avec le temps et l'entrée dans l'âge adulte c'était plus devenu une technique et moins une passion. L'expertise acquise adulte était appréciable mais l'étincelle de son regard d'enfant avait perdu de son éclat. Qu'est ce qui avait changé ? peut-être que c'était le fait de moins vivre dans le présent et de devoir toujours tout planifier afin d'assumer travail et responsabilités. Curieusement, avant d'y être poussé par la nécessité, Fred n'avait pas songé à revenir dessiner à St Cucufa pour le plaisir, peut-être redoutait-il la nostalgie d'une époque révolue... Pourtant, le bois était toujours là et lui paraissait toujours magnifique, le blocage était décidément dans sa tête, finalement se replonger dans le souvenir de ses premiers dessins n'était pas si désagréable, le retour à l'étang avait tout d'un retour aux sources.

Fred rouvrit les yeux, le crapaud était toujours là et semblait le regarder d'un air expectatif.

Fred hocha la tête en signe d'assentiment, regarda l'étang, puis les arbres, puis le ciel, tout lui paraissait si beau et si paisible, en cet instant rien d'autre n'était plus important que cette sensation de ... beauté ?

Fred reposa les yeux sur l'étang, le crapaud avait disparu...

Il se sentait étrangement serein et ne cherchait plus d'explication à ce qu'il venait de vivre. Il avait juste envie de dessiner, pas pour remplir sa commande, non simplement pour lui pour le plaisir de capturer la beauté de l'instant. Le mot « présent » prit alors tout son sens dans son esprit, un pur moment heureux qu'on pouvait croire infini.

*Deux ans plus tard...*

L'étang n'avait pas changé, hormis le retour de la présence humaine. Le lieu lui paraissait aussi beau que lorsque le crapaud lui avait parlé, ou avait-il rêvé ce dialogue ? Fred n'en était pas sûr, ce dont il était certain c'est qu'il n'avait plus le même rapport au temps, oublié la procrastination des deadlines, oublié les heures à regarder sa montre en attendant que la journée se termine.

Cela n'avait pas été facile de changer de carrière, la remise en question d'une certaine routine, la difficulté de trouver quelque chose de réellement différent. Fred avait vécu des moments de solitude et de doute mais comme dans son enfance les séances de dessin à St Cucufa l'aidaient à se calmer et à se recentrer. A cette occasion, Fred avait fait de belles rencontres en engageant la conversation avec des curieux qui admiraient ses dessins en direct. Via un nouvel ami connu à cette occasion, Fred avait développé un nouveau réseau de relations, puis finalement rencontré le rédacteur en chef du fanzine pour lequel il travaillait à présent.

Cet environnement lui convenait beaucoup mieux et bien que ça payait moins que la pub, il ne regrettait rien, il dessinait de manière créative facilement et se sentait bien mieux.

Des experts, analystes et autre milieux autorisés pensaient que la crise sanitaire avait initié une mutation du monde du travail avec de plus en plus de gens aspirant à trouver plus de sens, le cas de Fred en étant un exemple. Cependant, Fred ne se souciait plus de savoir dans quelles cases il rentrait, il huma une nouvelle fois l'air de l'étang de St Cucufa, les derniers promeneurs avaient quittés les lieux suite à un début de pluie, seuls les bruits de la nature résonnaient à présent, sous les gouttes d'eau qui tombaient Fred était heureux... comme un crapaud.

*Olivier Rosnel juin 2023*

## Le torchon brûle

J'attends Camille qui doit arriver d'un instant à l'autre avec Margot et ses 80 kilos d'amour. Elle a l'habitude la grosse Margot. Un travail rapide, propre et soigné. Elle apporte le linge, les outils, elle fait ce qu'elle doit faire et remporte le tout... Elle ne laisse aucune trace.

Je voudrais pouvoir enlacer ma mère et sentir son souffle dans mon cou. Elle a toujours aimé ça ma mère, m'embrasser dans le cou, me serrer contre elle. Mon père, c'était différent... Il voulait un fils pour reprendre le nom. Il a mis deux jours avant de rentrer à la maison après la naissance de ma sœur Fernande, trois jours à la naissance de Mélanie et une semaine pour moi, Rose. Pauvre vieux !!! A chaque fois, il était ivre mort. Il fallait le trainer jusqu'au lit. Ça ne lui a pas porté chance, on l'a retrouvé, face écrasée contre le sol devant l'église. Il s'était pris pour un ange. Il avait encore trop bu !!!

Blanchisseuse de mère en fille et de fille en mère. Je me souviens comme si c'était hier de mon premier jour à la blanchisserie de Maître Adeline. C'était précisément le jour de mes 13 ans, le 5 mars 1829. L'hiver le plus dur, le plus froid depuis bien longtemps. Il n'en finissait pas. J'ai suivi mes sœurs quand nous avons entendu le bruit de la cloche du père Etienne se rapprocher – Comme tous les matins elle a sonné à deux heures réveillant d'un coup tous les habitants de Rueil ; riches ou pauvres même punition.

Dès potron-minet, des ombres déformées par le halo des becs de gaz sont sorties des logements étroits et humides. Le bruit des sabots résonnait sur les pavés. Les femmes une à une ont pris place dans la carriole du Père Émile. Elles baillaient ou fermaient les yeux, comme pour préserver un dernier instant de repos avant une dure journée de labeur. Leurs têtes dodelinaient au rythme des secousses sur les pavés, rendus glissant par le givre de la nuit. Je ne parvenais pas à fermer les yeux. Dans l'obscurité, j'observais tout et je disais adieu à l'enfance. L'attelage s'arrêta devant la blanchisserie Adeline, 10 rue Jean Adeline. Camille m'attendait et me tendit un paquet en me chuchotant à l'oreille « Bon anniversaire ma Rose ». J'ai glissé la pochette dans ma ceinture et j'ai serré Camille dans mes bras. 3h ont sonné à la cloche de l'église. Dans le brouillard, nous avons franchi le portail.

La mère Adeline et son fils Louis nous attendaient derrière la lourde porte en bois, campés bien droit en dignes propriétaires. Les femmes après les avoir saluées se dispersèrent dans les différents ateliers. Nous étions maintenant seules, Camille et moi, dans la grande cour où deux chevaux hors d'âge, attelés au manège, remontaient l'eau du puits. Camille, mon ainée de quelques mois, fut chargée de m'expliquer le fonctionnement des ateliers et de me chaperonner pour ma première journée de travail. J'étais soulagée, je n'imaginais pas passer ce premier jour en compagnie de Louis, le fils du patron.

La première salle était aveugle et des repasseuses faisaient déjà chauffer les fers sur des poêle en fonte noire.

Dans un atelier attenant, des femmes pliaient les draps essorés la veille sous la presse en bois - il fallait la force de six bras pour actionner l'énorme roue centrale de la presse.

Les produits corrosifs irritaient la gorge, le nez et les yeux. Je toussais tellement que Camille m'entraîna avec des paquets de linge déjà noués vers la carriole de Louis parkée dans la cour. Je m'adosai contre un mur et repris ma respiration en séchant mes yeux. De l'endroit où je me trouvais, je pouvais voir les bureaux et Louis charger les ballots de linge dans la carriole en grognant. Au centre, les femmes, un seau au bout de chaque bras, déversaient dans les cuiviers l'eau tirée du puits par les chevaux. Des femmes cassaient la glace à coup de pelle. D'autres, armées de brosses et de battoirs frottaient et battaient le linge sur des planches à laver dans des grands lavoirs en zinc. En duo, elles touillaient le linge fumant dans des bacs en bois dans un sens puis dans un autre.

De retour dans l'atelier, Camille me montra comment plier les torchons en 3, faire des paquets de 10 et les ficeler à l'aide d'un ruban différent selon les clients. Elle me recommanda d'être vigilante sur la symétrie des paquets. La mère Adeline n'hésitait pas à tout flanquer par terre si la forme

ne lui plaisait pas. Il fallait alors relaver le linge tombé à terre car le sol était crasseux, la fille en plus se retrouvait à l'amende. Déjà qu'on ne gagne pas grand-chose se plaignit Camille....

La matinée est passée ainsi. À midi à la cloche de l'église sonna, je pensais naïvement qu'on allait nous accorder une pause. J'en avais grand besoin pour soulager ma vessie. Je compris alors que chez Maître Adeline, les journées n'étaient pas rythmées par la vieille cloche mais par les livraisons de Louis sur Paris et Neuilly dès 14h et son retour avec le linge sale à trier, laver, essorer, étendre, suspendre, repasser, plier....

Après le départ de Louis, la mère Adeline sonna la cloche, nous fit servir un bol de soupe au lard et du pain. Nous cherchions les morceaux de lard. Le déjeuner avalé, la mère Adeline nous fit grimper, Camille et moi, en haut de la tour Carrée pour étendre le linge.

L'espace était immense. Le vent s'engouffrait par les claires voies et tournoyait dans la pièce jouant avec les draps. Je fermai les yeux et j'aspirai profondément l'air qui embaumait. Ce répit fut de courte durée car la mère Adeline nous appelait à la tâche.

Toutes les femmes accouraient dans la cour pour aider Louis à décharger les ballots de linge sale qu'il rapportait de sa tournée. Lorsqu'il lança le premier baluchon vers moi, je trébuchai et tombai presque à la renverse. Louis s'esclaffa « eh ben l'alouette, faut manger plus souvent ». Le rouge me monta aux joues et je me mordis les lèvres pour ne pas répondre comme me l'avait recommandé ma sœur. Les ballots déchargés, le travail pouvait recommencer jusqu'à ce que la cloche de 19 h mette fin à cette longue journée.

Ce n'est que seule, dans ma soupente, que j'ai pu ouvrir le cadeau de Camille. Elle avait brodé mes initiales et les siennes sur un mouchoir. Je le gardais tout contre mes lèvres, il sentait bon la lavande qu'elle avait réussi à glisser à l'intérieur. Je fermai les yeux et le sommeil ne tarda pas.

Durant les années qui ont suivies, j'ai été initiée jour après jour au métier de blanchisseuse. J'ai plié le linge pendant deux ans puis j'ai découvert la morsure de la glace sur les mains. Je suis souvent rentrée les reins brisés par le poids du linge mouillé ou les ballots de linge et incapable d'utiliser mes mains abimées. Depuis peu, j'ai rejoint l'atelier des repasseuses près du calorifère. Les fers pèsent lourds, les brûlures sont fréquentes, l'air est malsain.

Au début j'étais payée 70 cts pour 16 heures de travail par jour. Mes sœurs gagnaient chacune 1,25 F par jour.

Quand j'y pense.... Quel idiot ce Louis. Comme j'avais rougi après ma chute, il a cru que j'en pinçais pour lui. Mais moi c'est Marcel que j'aime.

Marcel et moi, on s'est rencontré à la fête annuelle « La cavalcade des blanchisseuses ». On l'appelle aussi « la fête des lavoirs » ou encore « la fête des grenouilles ». Elle a toujours lieu à la mi-carême, juste après la fête du bœuf gras. 6 jours de liesse dans toute la ville. Je m'en souviens comme si c'était hier. Comment l'oublier !!!

Marcel était si beau dans sa longue veste noire qui lui donnait belle allure avec son canotier. Je dois avouer que j'étais plutôt jolie avec ma robe verte nouée sous la poitrine. J'avais trouvé l'idée dans un magazine de mode, j'avais juste un peu raccourci la jupe pour laisser apparaître un bout de soulier.

Quelques jours avant, on avait briqué la carriole .... On avait accroché des fleurs aux arcs et des guirlandes autour des roues. On avait pomponné les chevaux. On avait lustré le blason de la blanchisserie « Jean Adeline - Maison fondée en 1783 ». La plus vieille blanchisserie de Rueil. Avant c'était le linge des nobles de Versailles qui séchait au vent, maintenant c'est celui des bourgeois de Paris et de Neuilly. Comme les autres blanchisseries du centre de Rueil et de l'avenue Paul Doumer, elle profite d'une remise sur le coût de l'eau et des 20 sources qui descendent du mont Valérien et alimentent la ville. Les Maîtres blanchisseurs partagent les champs et les prés avec les maraîchers dès les beaux jours. De grandes voiles blanches agitées par le vent recouvrent les sols qui bordent les blanchisseries. N'empêche que c'est toujours une grande fierté et une grande joie

pour nous de représenter notre congrégation – celle des blanchisseuses.

Cette année-là, c'était Camille qui avait été choisie pour représenter la blanchisserie Adeline. Elle était belle ma Camille. Des étoiles dans sa chevelure brune, assise bien droite sur son coussin. Le sourire aux lèvres, elle saluait la foule d'un petit geste de la main. Ses grands yeux bleus viraient au gris dans sa belle robe moirée, ça la rendait encore plus majestueuse. Les visages s'illuminaient à son passage. J'étais fière et tellement heureuse.

Je regardais Camille passer quand la foule m'a projetée en arrière et plaquée contre un mur. Je pouvais à peine respirer et me sentais sur le point de défaillir quand j'ai été retenue par le poignet. Loin de m'effrayer, la pression de cette main m'a redonnée la force de ne pas défaillir. C'est ainsi que nous avons fait connaissance et nous ne nous sommes plus quittés pendant les 6 jours qu'a duré la fête.

Tu venais de l'est de la France pour chercher du travail. Tu m'as dit t'appeler Marcel. Même ton nom m'a plu, il m'inspirait. Tu m'as invitée à danser chez Gicquel. C'était comme un rêve, j'ai dansé, tournoyé, virevolté jusqu'à l'épuisement au milieu des moulures et des miroirs qui me renvoyaient l'image d'un couple heureux. Un peu étourdie, tu m'as conduite sur un ponton au bord de la Seine. Nous sommes montés dans une barque et tu as ramé vers Bougival. Ta manche de chemise était relevée, tes muscles bombés par l'effort faisaient ressortir une veine sur ton avant-bras. J'avais envie de la suivre du doigt ou du bout des lèvres. Respirer ta peau. Un coup de vent soudain a soulevé mon chapeau et dévoilé mes cheveux roux. Ton doigt a effleuré ma joue pour remettre une mèche de cheveux à sa place. J'aurais aimé prendre ta main et l'embrasser. Je fermais les yeux, toi aussi car nous avons failli rentrer en collision avec une autre barque.

Devant une bonne tasse de chocolat nous avons ri aux larmes de cet évènement. Nous l'avions échappé belle car nous ne savions pas nager. Soudain une trompette nous avertit que le couronnement de la reine était imminent.

Nous avons couru vers le podium devant la Mairie. Effectivement, Camille y montait déjà sous les vivats. Elle serait Reine pour un an. Jour de chance, le carrosse a remporté le prix du plus bel attelage. Nous fûmes toutes accueillies par le Maire et sa femme. Camille fut couverte d'éloges et Sieur Adeline reçut un bel applaudissement. Le discours du Maire fut suivi d'une coupe de champagne et le bal fut ouvert par le Maire et Camille. C'était le plus beau jour de ma vie. Aux 12 coups de minuit, j'ai fait un vœu et souhaité que ce bonheur dure toujours.

Le dimanche suivant, nous avons marché le long des chemins de halage jusqu'à l'auberge « du père Maurice ». Tu m'as embrassée à nouveau. Puis tu m'as donné un cadeau ; une broche - un colibri que j'ai rangé dans ma boîte à trésor le soir venu à côté de la mèche de cheveux de maman et du mouchoir brodé.

3 mois plus tard nous nous sommes fiancés et c'est dans les coquelicots que je suis devenue ta femme. J'ai tout de suite compris. J'ai su d'instinct qu'une vie allait s'agiter dans mon ventre. J'étais trop heureuse pour m'en affoler.

Les jours ont passé... J'avais d'autres préoccupations en tête. Tout va bien se passer. Elle sait Margot, elle sait tout. Depuis qu'elle est là, on a une chance d'en sortir vivante. Un jour, j'ai vu le contenu du sac de la grosse Margot qu'elle porte à son bras quand elle se transforme en faiseuse d'anges. Du linge blanc, un tuyau en caoutchouc et un bloc de gras comme celui qu'on utilise pour se laver. Pas d'aiguilles, elle n'aime pas ça Margot. Elle n'utilise pas les aiguilles Margot. Elle dit que les femmes sont mutilées après ...

Avec les filles, nous avons pris l'habitude de nous réunir après la soupe au lard autour du braséro derrière le manège, nous nous sentions protégées par un auvent, dans le fond de la cour. Nous pouvions parler un peu plus librement et nous réchauffer avant de reprendre le travail. Au début nous étions sept et puis d'autres lavandières et repasseuses nous ont rejointes. Toutes se plaignaient du prix du pain, de la viande, de la cloche tous les matins à deux heures qui nous sonnait comme des bêtes, des journées trop longues et mal payées.

Un jour Camille s'est levée et elle a dit. C'est bon là, on fait quelque chose pour changer notre vie ou on continue à pleurer autour du braséro. On cesse le travail. Marre de se faire exploiter. Voilà ce que je pense !

Un grand silence a suivi. Peu à peu les langues se sont déliées.

Certaines étaient contre l'idée comme la veuve Grimbert qui devait élever seule ses deux enfants et Marthe en charge de sa mère et de ses deux frères. D'autres femmes craignaient la réaction de leur mari; il pourrait les battre ou menacer de leur enlever leurs enfants.

Margot faisait partie de celles qui ne voyaient pas la grève d'un bon œil. Elle a connu la révolte des Canuts en 1831 à Lyon. 950 ouvriers tisserands tués et 290 emprisonnés. Un jour, son homme est monté sur une barricade avec les camarades. Ils voulaient juste défendre leur outil de travail menacé par l'introduction des machines à tisser Jacquard. Il n'est jamais revenu... On a retrouvé son corps quelques jours plus tard dans le Rhône, le courant l'avait entraîné et déposé contre la souche d'un arbre. Elle a fui Lyon pour Rueil Malmaison. Elle n'a rien emporté avec elle de peur que la police ne la cherche aussi.

Camille tenta de rassurer les femmes. Elle nous a expliqué que de nouvelles forces politique naissaient dans le pays grâce aux St Simoniens, et aux Proudhoniens... Jamais entendu parler !!! Mais j'aimais bien le premier car il accordait le droit de vote aux femmes pour un salaire égal.

Nous avons également envisagé la création d'une caisse commune pour pallier à l'absence de rémunération pendant les jours de grève afin que les plus démunies ne meurent pas de faim. Ni elles, ni leurs enfants.

Finalement, même la veuve Grimbert s'est rangée à nos idées. Nos revendications débutaient ainsi : « Nous demandons à travailler de 7 h à 17 h et 25 cents d'augmentation ».

Quatre femmes ont été désignées pour porter nos revendications au sieur Louis Adeline successeur de son père à la tête de la blanchisserie. Nous l'avons menacé de cesser le travail s'il ne prenait pas en compte nos revendications. Il est allé directement voir le maire pour porter plainte contre nous toutes, le bougre !!! Le maire nous a convoqué et nous a sermonné en nous citant les articles de loi et les peines encourues. Nous n'avons pas cédé. Nous étions déterminées.

D'autres blanchisseuses qui partageaient nos revendications rallièrent le mouvement et cessèrent le travail dans les autres blanchisseries. Les cuiviers restaient vides et les fers ne chauffaient plus sur les poêles en fonte. Les chevaux bien heureux étaient au repos. Tout cela commençait à se voir, les livraisons restaient sur place et la carriole ne livrait plus tous les jours mais deux fois par semaine. Nous nous réunissions souvent et quêtions beaucoup.

Bientôt, le bruit a couru dans les rues de Rueil que les blanchisseuses de Nanterre par ordre du Maire devaient nous remplacer dans les ateliers.

Nous sommes allées chez les unes et les autres, 150 ont répondu à l'appel.

Dès 4 heures du matin, nous nous tenions par les bras en rangs serrés sur l'avenue Paul Doumer. On les a vues de loin, elles marchaient d'un bon pas encadrées par la gendarmerie. C'est là que tout a dérapé.

La tension est rapidement montée, coups de pieds bien sentis, poignées de cheveux dans les mains ou lobes d'oreilles fendues par les boucles d'oreilles arrachées, des lambeaux de peaux sous les ongles, certaines, de Nanterre ou de Rueil pissaient du sang. Ça sortait par le nez, par la bouche, les oreilles et quelques-unes se tenaient les côtes. Les gendarmes ont bien tenté de nous séparer mais nous étions devenues des lionnes enragées protégeant leurs petits en protégeant leur travail. Après avoir demandé du renfort au préfet, quatre lavandières de Rueil ont été arrêtées par la Garde nationale et conduites à la gendarmerie de la ville. Les hommes et les notables de Rueil signèrent en masse la pétition demandant la libération des femmes. Ils dénoncèrent nos conditions de travail, souffrant de nous voir dépérir, inquiets pour la santé des enfants souvent atteints de rachitisme.

Mon Marcel a cru que je faisais partie des femmes incarcérées à la gendarmerie de Rueil. Lui et d'autres portèrent la pétition au Maire qui la signa.

Trois charpentiers et mon Marcel allèrent jusqu'à la préfecture, le document sous le bras. Le préfet ne daigna pas les recevoir. Ils décidèrent alors de venir libérer les femmes à la gendarmerie de Rueil... Les renforts dépêchés par le préfet les arrêtaient dans leur élan en bas de Buzenval et les transfèrent directement à la prison de Versailles.

J'ai mal à la tête, j'ai mal aux seins, ils sont tellement lourds. Mon ventre est tendu et les nausées me rendent folle. Je ne sais plus ce que je veux.

Des voix... Je me redresse, je sèche mes larmes. « Sois courageuse ma fille » aurait dit ma mère. Il faut être digne, toujours et faire bonne figure. Les voix s'éloignent. Ma bouche est sèche, mes mains sont moites, mon cœur s'affole. Que faire ? Mon Dieu que faire ?

Après un mois de grève, nous avons obtenu une diminution de la journée de travail. Mais pas d'augmentation. Au moins, nous ne serons plus réveillées à 2 h par la cloche d'Etienne. Finalement, ce sont encore les bourgeois qui y gagnent. Ils pourront dormir profondément pendant que d'autres dormiront peut-être encore à la prison de Versailles. Je dois bien donner raison à Margot. Ce n'est qu'un marché de dupes, on donne des miettes aux pauvres sans inquiéter les bourgeois qui peuvent ainsi continuer à faire leurs affaires.

On dit sur la place du marché que certaines personnes bien placées auraient sensibilisé le procureur du Roi.

Mon Dieu, faites que Marcel revienne !

Mais que va dire Marcel quand il saura. Le saura-t-il jamais ? Le saura-t-il !!! Je n'ai pas le choix.

Je n'ai même pas eu le droit de le voir. J'ai peur qu'on l'emporte loin de moi. Il paraît que des prisonniers sont envoyés en Algérie pour grossir le contingent de soldats. Pas Marcel ! Pas mon Marcel ! Nous devons échanger nos alliances en juin.

Comment faire avec le petit que j'attends sans mon Marcel. Ce petit ne peut pas naître sans père et moi avec mon maigre salaire je ne pourrai pas le nourrir.

Qui m'aidera à l'élever ? Que dira le voisinage ? Une fille mère, c'est juste impensable. Je n'ai rien dit à mes sœurs. Elles pourraient me rejeter, Fernande surtout. J'entends d'ici son sermon. Personne ne me regardera plus, ne me parlera plus. Je serai exclue, rejetée, bannie.

Pourquoi faire naître un ange dans un monde si cruel ? Quel avenir ? Charpentier, livreur, journaliers dès l'âge de 13 ans voire 8 dans les manufactures sans accès à l'école ? Les fins de mois sont toujours tristes et commencent dès le 10 du mois avec le brouet que nous avalons le soir et la soupe au lard le midi. Quelle misère !

La cloche sonne 18 h et Camille et Margot ne sont toujours pas là. Mais que se passe-t-il, je n'en peux plus d'attendre. La nuit est déjà tombée. Je n'y vois plus rien ni même mes idées noires, c'est peut-être mieux ainsi.

Mais qui fait ce bruit dans la rue ? On rit ? On chante ? J'entends qu'on crie « libre », « libre » !!!

Est-ce possible ? Le procureur du Roi aurait-il gracié tout le monde ?

Je suis dans la rue et je crie Marcel, vous avez des nouvelles de Marcel ? Je tombe dans les bras de Camille qui pleure mais de joie. Ton Marcel sera libéré demain me dit-elle.

Oh ! C'est toi cette caresse dans mon ventre. Ces petites bulles d'air sous ma peau, c'est toi ? J'attrape le bras de Camille, « Camille, il a bougé, allons au-devant de Margot. La donne a changé ». Que les cloches sonnent, sonnent ... Et tu sais quoi ? Je l'appellerai « Camille ».